

## A propos de l'ouvrage de Charles Patterson *UN ÉTERNEL TREBLINKA*

### 1. L'abattage, un laboratoire de la barbarie, par Elisabeth de Fontenay

Article publié le 11 Janvier 2008 dans LE MONDE DES LIVRES

#### Un réquisitoire indigné contre le processus industriel de mise à mort des animaux.

Des États-Unis nous vient un livre qui semble arriver à point nommé pour conforter tous ceux qui dénoncent le principe même d'un droit des animaux et pensent que les thèses de la « *libération animale* » devaient inmanquablement conduire à des dérapages scandaleux. Comment ne pas être en effet choqué par ce titre, *Un éternel Treblinka*, que l'historien américain Charles Patterson a osé donner à un livre sur la condition animale ?

Pourtant, chapitre après chapitre, on comprend qu'il ne s'agit pas là d'une outrage irresponsable : sans nous faire grâce du moindre détail, l'auteur nous oblige à accompagner l'effroyable parcours qui aboutit à la tuerie des animaux de boucherie, ce processus qui s'effectue à la fois en marge et au codeur des sociétés industrielles. Il veut obliger nos contemporains à prendre connaissance de cette violence banale, légale que des directives encadrent, certes, mais que sa technicité industrielle et son obnubilation par le profit rendent doublement inhumaine : vis-à-vis des bêtes qu'on transporte, qu'on parque, puis qu'on abat, et vis-à-vis des hommes qu'on exerce à l'insensibilité.

#### Commencement du pire

De ce processus industriel, Patterson propose une genèse surprenante qu'étaient quelques rappels historiques. C'est dans les Union Stock Yards, gigantesque réseau de parcs à bestiaux et d'abattoirs, installés au sud de Chicago, reliés par des centaines de kilomètres de voies ferrées, qu'Henry Ford en 1922 eut la révélation de la chaîne de production dont il fit le modèle d'organisation du travail, auquel il a attaché son nom. Or c'est le même homme qui fut à l'époque l'instigateur de textes antijuifs virulents et le propagateur du pamphlet antisémite *Les Protocoles des sages de Sion*. Au commencement du pire, il y aurait donc eu comme une connexion entre l'antisémitisme génocidaire et la division du travail d'abattage. De Chicago à Treblinka, la conséquence serait implacable.

Patterson dénonce en outre la mise en pratique par les Américains, dans l'entre-deux-guerres, de l'hygiène raciale et de ce qu'on nommait "l'eugénisme des familles", qui

reproduisait les techniques de sélection ayant cours dans l'élevage des animaux, et qui fit de féroces disciples chez les nazis. En un mot, la rationalisation de la zootechnie et de l'abattage devait nécessairement aboutir à une "anthropotechnie" exterminatrice, celle-là même que les hitlériens menèrent à bien. Entre les procédés mis en oeuvre dans le traitement des animaux et celui d'hommes préalablement animalisés, il y aurait une rigoureuse similitude.

Si l'argumentation peut sembler forcée, c'est qu'elle prétend à la scientificité et qu'elle pêche le plus souvent par naïveté conceptuelle. La lecture de descriptions atroces, inoubliables, aurait pu suffire : ces récits pèsent plus lourd que toute démonstration, ils parlent d'eux-mêmes et emportent une sorte d'intime conviction, celle dont Patterson a recueilli le témoignage auprès de nombreux juifs marqués par l'extermination. Tous disent qu'ils ont un jour ressenti la certitude d'une communauté de sort entre les victimes de ce génocide et les animaux de boucherie conduits à la mort.

On peut ne pas être d'accord avec cette manière emphatiquement analogique de dénoncer les pratiques de transport et d'abattage. Et pourtant, on aurait tort de reprocher à Patterson de banaliser la destruction des juifs d'Europe. Il s'est instruit à Yad Vashem et il ne cesse d'affirmer l'unicité de ce meurtre de masse. Sa dénonciation s'ancre dans l'oeuvre d'Isaac Bashevis Singer, dont les livres, entièrement consacrés à décrire la singularité juive d'Europe centrale, sont en même temps hantés par le calvaire infligé aux bêtes destinées à l'alimentation. "*Pour ces créatures, tous les humains sont des nazis ; pour les animaux, c'est un éternel Treblinka*", écrit I.B. Singer : c'est donc une partie de cette phrase qui constitue le titre du livre de Patterson. Et il ne faudrait pas oublier que beaucoup d'auteurs juifs d'après 1945 ont osé la comparaison : Adorno et Horkheimer, Derrida, Canetti, Grossman, Gary, entre autres, ont été obsédés par la douleur animale et par sa proximité avec la souffrance des persécutions par les nazis.

Que faut-il faire pour que nous devenions moins inhumains avec les bêtes ? Le radicalisme de la réponse végétarienne préconisée par Patterson ne saurait convenir à tous. Mais il nous appartient à tous d'inventer une politique humaniste du vivant non humain.

*UN ÉTERNEL TREBLINKA (ETERNAL TREBLINKA)* de Charles Patterson. Traduit de l'anglais (États-Unis) par Dominique Letellier. Calmann-Lévy, 334 p., 20,50 €.

## 2. INTERVIEW DE CHARLES PATTERSON

Transcription d'un extrait de l'émission consacrée à **Un éternel Treblinka** de Charles Patterson sur France Culture dans *Les vendredis de la philosophie* et intitulé **Logiques de l'abattoir** (Émission diffusée le vendredi 8 février 2008 sur France Culture Présentée par François Noudelmann Réalisation : Clotilde Pivin Invités : Florence Burgat, directrice de recherche à l'INRA Elisabeth de Fontenay, maître de conférences à l'université de Paris 1 ; Frédéric Gros, professeur à l'université de Paris 12 ; Charles Patterson, docteur de l'université Columbia)

### **François Noudelmann :**

Charles Patterson, dans *Un éternel Treblinka*, vous comparez l'holocauste nazi et l'abattage industriel des animaux, alors quel est le sujet principal, est ce que c'est le droit des animaux ou c'est l'holocauste ?

### **Charles Patterson :**

J'en suis venu à la question du droit animal tardivement. Ce n'est pas un sujet de carrière universitaire. J'étais plus intéressé par l'histoire de l'holocauste, mon père est mort pendant la deuxième guerre mondiale, il était en France et en Hollande, et il n'est jamais revenu. Il y avait comme un trou dans ma vie et j'ai grandi avec cet intérêt pour la deuxième guerre mondiale et l'holocauste. J'ai écrit plusieurs livres à ce propos, j'ai étudié à Yad Vashem. L'holocauste, c'est vraiment ce avec quoi j'ai commencé et c'est seulement plus tard que je me suis occupé du droit des animaux, quand j'ai pris conscience que quelque chose de similaire existait dans la façon dont les victimes étaient traitées. C'est la genèse du livre. L'holocauste est alors un exemple, l'esclavage est aussi une autre façon de tuer. Les animaux et les humains sont traités de la même façon. Mais comme j'étais particulièrement intéressé par la question de l'holocauste, c'était évidemment un sujet pour moi et que je traitais en même temps.

### **François Noudelmann :**

Est ce que vous ne pensez pas quand même que la grande différence qu'il y a entre le génocide, l'extermination des Juifs et l'abattage industriel des animaux, c'est que les Juifs étaient tués parce qu'ils étaient juifs alors que les animaux sont tués pour être mangés ?

### **Charles Patterson :**

Oui, dans mon livre, je le dis, l'enjeu du meurtre est très très différent, c'est sûr. Mais ce qui est semblable, c'est le mécanisme qui fait mourir un nombre énorme de gens innocents. Soit dans les camps de concentration en Pologne,

soit avec l'abattage industriel des animaux aux Etats-Unis, n'importe où, les processus sont pareils, blesser les êtres faibles, les abaisser, tuer les jeunes, c'était difficile pour les meurtriers de tuer les enfants, j'ai écrit surtout là-dessus, sur les méthodes, les raisons pour lesquelles les victimes étaient tuées dans les deux cas, les Juifs parce qu'ils étaient juifs et les animaux pour être mangés. Ils sont tués parce qu'ils sont des animaux, on ne mange pas les êtres humains, les Allemands ne mangeaient pas les Juifs qu'ils tuaient. Donc il y a des raisons fondamentalement différentes, mais le principe commun, c'est la capacité de faire tout ce qu'on veut aux plus faibles, qu'ils soient des animaux, des Juifs, des femmes, des esclaves.

### **François Noudelmann :**

Vous montrez les racines communes du génocide nazi et de l'abattage des animaux, est-ce que c'est une comparaison entre différentes manières de tuer à grande échelle ou bien est-ce que vous voulez véritablement mettre en valeur une matrice de l'extermination repérable dans tous les meurtres de masse quels qu'ils soient ?

### **Charles Patterson :**

L'argument de mon livre, c'est que l'extermination des Juifs et l'abattage des animaux fonctionnent sur le même modèle. Ça commence avec les animaux, ça se termine avec les êtres humains. Ce que nous faisons aux animaux et que la société accepte, cela nous donne la mauvaise habitude de vouloir exploiter les faibles, et malheureusement, quand des humains se retrouvent en position de faiblesse, des réfugiés, des minorités persécutées, on les appelle des animaux et on les traite comme des animaux.

### **François Noudelmann :**

Ca a commencé quand dans l'histoire humaine ?

### **Charles Patterson :**

Il y a très très longtemps, l'ironie, c'est que, au moment de la lutte entre les espèces, les êtres humains étaient au bas de l'échelle, on était les faibles et on devait se défendre contre les lions, les animaux féroces, et maintenant nous sommes l'espèce dominante, on peut tout contrôler et tout faire aux autres animaux.

### **François Noudelmann :**

Votre livre a été traduit dans différentes langues et dans différents pays, en hébreu, en allemand, en italien... Quelles ont été les réactions, est ce qu'elles ont été différentes selon les pays et pour quelles raisons ?

**Charles Patterson :**

Oui, ça a commencé avec l'anglais, j'ai eu beaucoup de mal à faire éditer le livre aux Etats-Unis. 83 éditeurs ont refusé le manuscrit et mon agent a essayé longtemps de le faire paraître. Plusieurs éditeurs trouvaient ça trop dur, c'est effectivement un livre provocateur sur ce qu'on peut faire aux animaux. J'ai donc dû le faire éditer à compte d'auteur et le faire distribuer par Lantern Book, et j'ai été surpris qu'on s'en saisisse, par exemple, en Italie. Ils l'ont traduit sur Internet, sans mon accord, mais pas de problème. Et dans la plupart des pays, il a été traduit par des petits éditeurs, en Pologne par exemple, par des végétariens. C'est seulement en Italie, en Allemagne et en France que de grands éditeurs l'ont publié. Et je suis heureux de voir les fortes réactions en France.

**François Noudelmann :**

Et en Israël ?

**Charles Patterson :**

Evidemment, quelques Juifs ont trouvé que ça banalisait l'holocauste, c'est un sujet tabou. Aux Etats-Unis aussi, il y a eu cette réaction. Mais tout ceux qui ont lu le livre respectent le travail historien. En Israël, ce fut mélangé, là-bas, il y a une attention plus forte à toutes les victimes, de toutes les espèces. Quelques-uns sont juste choqués par le titre, même s'il s'agit d'une phrase d'Isaac Bashevis Singer. Des gens réagissent avec un réflexe pavlovien à l'idée du livre, traiter des humains et des animaux ensemble, c'est d'emblée problématique. Mais de plus en plus, les gens prennent conscience du problème. C'est un nouveau débat qui apparaît. C'est comme il y a deux siècles, on n'imaginait pas qu'une femme pourrait diriger un pays. Vous, vous n'avez pas réussi, mais nous, peut-être qu'on y parviendra.

### 3. *Eternal Treblinka* par Anne Renon

Source : <http://www.cahiers-antispecistes.org/spip.php?article213>

En 2002 est paru en anglais aux éditions Lantern Books (New York) *Eternal Treblinka: our Treatment of Animals and the Holocaust*, livre de près de 200 pages de Charles Patterson. L'ouvrage sera traduit et publié en Italie, Allemagne, Pologne et République Tchèque cette année. Plusieurs personnes, dont Anne Renon, travaillent à ce qu'il soit traduit également en français. Patterson a antérieurement publié d'autres ouvrages sur les thèmes de l'Holocauste et du mouvement pour les droits civiques aux États-Unis. L'article ci-dessous se propose de donner un aperçu général du contenu d'*Eternal Treblinka*.

La Rédaction

*Eternal Treblinka* est dédié à la mémoire d'Isaac Bashevis Singer et c'est à ce dernier que Charles Patterson a emprunté la citation mise en exergue de son ouvrage<sup>1</sup> : En pensée, Herman prononça l'oraison funèbre de la souris qui avait partagé une partie de sa vie avec lui et qui, à cause de lui, avait quitté ce monde. « *Que savent-ils, tous ces érudits, tous ces philosophes, tous les dirigeants de la planète, que savent-ils de quelqu'un comme toi ? Ils se sont persuadés que l'homme, l'espèce la plus pécheresse entre toutes, est au sommet de la création. Toutes les autres créatures furent créées uniquement pour lui procurer de la nourriture, des peaux, pour être martyrisées, exterminées. Pour ces créatures, tous les humains sont des nazis ; pour les animaux, la vie est un éternel Treblinka*<sup>2</sup>. »

Le titre en lui-même, *Eternal Treblinka* : la façon dont nous traitons les animaux et l'Holocauste, peut suffire à déclencher l'hostilité de ceux et celles qui veulent à tout prix conserver une frontière entre eux-mêmes et les animaux non-humains. En effet, pour certains, se permettre de comparer le massacre des Juifs à celui des animaux, c'est dévaloriser les Juifs. Pour d'autres, comme moi, la comparaison ne vise nullement à dévaloriser les uns au mépris des autres ; elle permet simplement de dénoncer l'horreur des abattoirs aujourd'hui, tout comme on a dénoncé l'horreur des camps d'extermination.

*Eternal Treblinka* se divise en trois parties, chacune composée de deux ou trois chapitres. Elles s'intitulent respectivement « Erreur capitale », « Espèce suprême, race suprême » et « Échos de l'Holocauste ». L'ensemble est riche de faits historiques, de citations, de références et d'anecdotes diverses.

Erreur capitale

La première partie retrace, assez brièvement mais de manière fort intéressante, l'histoire de l'exploitation des animaux non-humains par le biais de leur domestication depuis l'Antiquité, en notant par ailleurs ce qu'en disaient les

principales religions ainsi que des philosophes, tels Platon ou Aristote. Par exemple, ce dernier arguait que la domination des hommes sur les animaux s'étendait aux esclaves et aux femmes, que les peuples voisins « non-civilisés » étaient des esclaves par nature. Patterson établit ainsi une corrélation entre l'esclavage des animaux et celui des humains. Il cite également la loi romaine, Cicéron, saint Thomas d'Aquin ou encore Francis Bacon, selon qui « l'homme était le centre du monde », sans oublier Descartes. Le fossé ainsi établi entre humains et non-humains, au moyen de « critères tels que la possession de raison, la capacité à utiliser un langage intelligible, la religion, la culture ou les mœurs a procuré aux hommes les outils pour juger les autres peuples. Ceux qui ne possédaient pas les qualités requises étaient considérés comme sous-humains. Ceux-là devenaient ainsi des bêtes d'une certaine utilité qu'il fallait domestiquer et rendre dociles, ou bien des prédateurs, des parasites dont il fallait se débarrasser » (p. 25).

Le deuxième chapitre expose comment le fait de qualifier d'animaux certaines catégories de personnes a pu servir de prélude à leur persécution, exploitation et meurtre. Ainsi les Anglais comparaient les Hottentots à leurs troupeaux d'animaux, qui semblaient davantage caqueter telles des poules ou des dindes que parler comme des hommes ; Georges Cuvier (1769-1832) décrivait les Africains comme « la race humaine la plus dégradée qui soit et dont les formes se rapprochent de celles des bêtes » ; Paul Broca (1824-80), un pathologiste français, anthropologue, mesura des crânes humains pour démontrer que la taille du cerveau était proportionnelle à l'intelligence, déclarant que la taille du cerveau, et donc l'intelligence, des hommes blancs était supérieure à celle des femmes, des pauvres et des « races inférieures » non-européennes (pp. 28-29).

Patterson consacre ensuite quelques pages au génocide des Indiens d'Amérique, eux aussi considérés comme non-humains à l'époque ; puis il traite de la guerre des Philippines et de la Shoah en passant par Hiroshima et Nagasaki. Il relate comment, pour chacun de ces massacres, les assaillants avaient traité leurs victimes de « sauvages, gorilles, « gooks » (littéralement Asiate- synonyme de saloperie en américain), singes jaunes, babouins, chiens, rats, vipères, vermine, cochons, moutons », et j'en passe.

Patterson nous dit plus loin : « En 1991, pendant la guerre du Golfe, les pilotes américains comparaient les tirs sur les soldats irakiens à des tirs sur des dindes ; les civils qui couraient s'abriter n'étaient que des « cafards ». En temps de guerre, ce genre de comparaisons permet de déshumaniser l'ennemi et facilite ainsi le meurtre [...], il s'agit d'une redéfinition nécessaire pour que des non-psychopathes puissent massacrer des innocents sans toutefois se reprocher quoi que ce soit. Enfin, dans Mein Kampf, Hitler décrivait les Juifs comme étant « des araignées qui sucent lentement le sang du peuple, une bande de rats qui se battent entre eux (...) les sangsues éternelles. »

## Espèce suprême, race suprême

La deuxième partie (chapitres 3 à 5) commence par deux citations ; la première est tirée de *The Lives of Animals*<sup>3</sup>, de J.M. Coetzee, la seconde est de Theodor Adorno : « Auschwitz commence lorsque quelqu'un regarde un abattoir et se dit : ce ne sont que des animaux. » Cette deuxième grande partie étudie la manière dont le massacre industrialisé des animaux, d'une part, et des humains, d'autre part, se sont enchevêtrés au cours du vingtième siècle, et comment l'eugénisme et l'abattage à la chaîne ont traversé l'Océan Atlantique pour trouver une terre fertile en Allemagne nazie.

Le chapitre trois, intitulé « L'industrialisation de l'abattage - La route qui mène à Auschwitz en passant par les États-Unis », nous présente le célèbre Henry Ford sous un jour nouveau, nous apprenant qu'il était antisémite et qu'il a aidé au développement de la propagande nazie. On y apprend également que Ford a tiré son idée de travail à la chaîne d'un abattoir de Chicago. On y découvre par ailleurs de nombreuses descriptions des abattoirs américains du début du siècle dernier, notamment grâce à *Work and Community in the Jungle: Chicago's Packinghouse Workers, 1894-1922*<sup>4</sup>, de l'historien James Barrett (p. 60). Ou encore, par l'intermédiaire de l'artiste engagée Sue Coe, qui dans les années 1990 a passé six ans à visiter des abattoirs à travers les États-Unis ; elle a publié un ensemble de croquis et descriptions<sup>5</sup> depuis les petites entreprises familiales jusqu'aux géants de l'abattage (p. 65).

Le chapitre 4, « Pour un meilleur troupeau », nous présente l'histoire de l'eugénisme, sa naissance aux États-Unis au sein de l'Association des Éleveurs Américains, puis son implantation en Europe. Voici une anecdote tirée de ce chapitre : Lothrop Stoddard, anthropologue américain reconnu, passa quelques mois en Allemagne nazie au cours de l'année 1940. Il eut accès aux secrets de la recherche scientifique et assista à un jugement de la Cour suprême en matière d'hérédité, qui devait statuer sur le sort d'une enfant retardée mentale ; d'une sourde et muette dont la famille présentait de nombreuses tares héréditaires ; d'un maniaco-dépressif (au sujet duquel Stoddard écrivit qu'il fallait le stériliser) ; et enfin d'un homme « semblable à un singe » avec des antécédents homosexuels, marié à une Juive, dont il avait eu trois enfants « qui n'allaient jamais bien ». Stoddard quitta la séance en étant très impressionné par l'efficacité de la Cour à éliminer les « éléments inférieurs ». De retour aux États-Unis, il assura à ses compatriotes Américains que « les Nazis retiraient les mauvaises graines du troupeau allemand de manière scientifique et tout à fait humaine ». Quant au « problème des Juifs », celui-ci était déjà réglé en principe, il ne restait plus qu'à appliquer ce qui était prévu, à savoir les « éliminer physiquement » (p. 100).

Patterson remarque ensuite que les centres agricoles travaillant sur l'eugénisme ont fourni une grande partie du personnel envoyé dans les camps de la mort. Il termine

le chapitre sur la phrase suivante : « Pour le personnel T4 et les ouvriers des camps de la mort envoyés en Pologne pour exterminer les Juifs, leur expérience dans l'exploitation et l'abattage des animaux s'est révélée être un excellent entraînement. » (p. 108)

Dans le chapitre 5, « Sans même une larme en hommage », on apprend que : « Au cours du vingtième siècle, deux des nations industrialisées du monde, les États-Unis et l'Allemagne, ont tué des millions d'êtres humains et des milliards d'autres êtres. Chacune a donné sa propre contribution au carnage du siècle : l'Amérique à donné les abattoirs au monde moderne ; l'Allemagne nazie lui a donné les chambres à gaz. Bien que ces deux opérations fatales aient des victimes et des buts différents, elles ont plusieurs traits en commun. »

Patterson étudie ainsi la terminologie commune aux deux espaces de meurtre.

Il poursuit avec le fait que les personnes malades, faibles ou blessées à leur arrivée dans un camp étaient immédiatement écartées, puis « éliminées » pour ne pas représenter une gêne ; il en va de même aujourd'hui encore pour les animaux trop affaiblis à leur arrivée pour se tenir debout et qu'on abandonne dans un coin jusqu'à ce que quelqu'un ait le temps de « s'occuper » d'eux.

Ensuite, Patterson nous parle des « petits » (p. 116) et nous dit notamment que nombre des animaux mangés ne sont que des bébés : cochons, agneaux, veaux âgés de quelques mois, ou cochons de lait âgés d'une à neuf semaines. Certains ouvriers admettent que le plus dur est de tuer les agneaux et les veaux « parce qu'ils ne sont que des bébés » ; « parfois un veau tout juste séparé de sa mère vient téter le doigt d'un ouvrier dans l'espoir de recevoir du lait, mais il ne reçoit que la méchanceté des hommes ». En parallèle, la plupart des membres composant les Einsatzgruppen (groupes d'action allemands chargés de massacres de civils) trouvaient qu'il était plus dur de tuer les enfants que les hommes et les femmes ; dans les camps, cette tâche était exécutée tellement vite que certaines victimes étaient jetées dans la fosse encore vivantes.

Les paragraphes suivants traitent du rapport entre Hitler et les animaux, nous expliquant qu'il traitait ses ennemis de « porcs », les diplomates anglais de « petits vers », son propre peuple de « stupide troupeau de moutons » tandis que ses sœurs n'étaient que « des oies stupides ». Patterson réserve également une place au fait qu'Hitler était anti-végétarien, qu'en arrivant au pouvoir en 1933 il a interdit toutes les associations végétariennes allemandes, fait arrêter leurs présidents, puis interdire également ce type d'association dans les territoires occupés. Patterson donne ensuite une explication au mythe de Hitler-végétarien (p. 127 et suiv.).

### Échos de l'Holocauste

Enfin, la troisième partie (chapitres 6 à 8) nous présente le parcours de Juifs et d'Allemands concernés par l'Holocauste qui se sont tournés vers les droits des

animaux. Elle commence notamment par une citation de Helmut Kaplan : « Un jour, nos petits-enfants nous demanderont : où étais-tu pendant l'Holocauste des animaux ? Qu'as-tu fait contre ces crimes horribles ? Nous ne pourrons donner la même excuse une seconde fois, dire que nous ne savions pas. »

Le chapitre 6 « Nous aussi, nous étions comme ça » nous parle donc de victimes directes ou indirectes de la Shoah qui se sont tournées vers la libération animale. Beaucoup d'enfants de survivants à l'Holocauste ont fait leur carrière dans des professions tournées vers autrui : professeurs, conseillers conjugaux, psychiatres, psychologues ou assistants sociaux. Une femme dont douze membres de la famille sont morts en camp confie : « Quand on grandit en apprenant que sa famille a été tuée par un gouvernement et un peuple qui les jugeaient sans valeur, qui avaient un pouvoir total sur eux et qui l'exerçaient sans ménagement, en leur prenant tout, jusqu'à leur vie, on ne peut s'empêcher d'avoir de l'empathie pour ceux qui sont encore dans cette situation. Les animaux sont faibles, sans voix, ils ne peuvent s'entraider ni s'aider eux-mêmes. Nous aussi, les Juifs, nous étions comme ça. » (p. 140)

Plus loin, on découvre l'histoire de « Hacker », pseudonyme d'un militant de l'ALF, qui porte encore le tatouage qu'il s'était vu attribuer, enfant, à Auschwitz. Arrivé aux États-Unis à l'âge de dix ans, il fut adopté par un boucher, dont il finit par reprendre le commerce, jusqu'à ce qu'il en soit dégoûté et devienne végétarien (p. 142).

Quelques paragraphes plus loin, Patterson nous présente Susan Kalev, elle aussi rescapée des camps de concentration, qui participa à sa première manifestation pour les animaux juste après avoir accosté une femme qui arborait un tee-shirt décrivant la vie des veaux séparés de leur mère (p. 143).

Le dernier exemple que je vous présenterai est celui de Lucy Kaplan, diplômée de Princeton et de l'université de droit de Chicago, auteure de la préface de *Eternal Treblinka*. Ses parents se sont rencontrés dans un camp autrichien. Lucy Kaplan a été hantée par des images de l'Holocauste toute sa vie ; elle est « certaine d'avoir en partie été attirée par la libération animale parce qu'elle perçoit des similitudes entre l'exploitation institutionnalisée des animaux et le génocide nazi » (p. 146).

Les interviews s'enchaînent pour conclure sur cette remarque pessimiste d'Albert Kaplan, fils de Juifs russes : « La grande majorité des survivants à l'Holocauste est carnivore et ne s'intéresse pas plus à la souffrance des animaux que les Allemands se préoccupaient de la souffrance des Juifs. Qu'est-ce que cela signifie ? Laissez-moi vous le dire. Cela signifie que nous n'avons rien appris de l'Holocauste. Rien. Tout cela pour rien. Il n'y a aucun espoir » (p. 167).

Je ne détaillerai pas le chapitre 7, « Cet abattoir sans limites », dans lequel Patterson nous donne un aperçu très fourni des livres de Isaac Bashevis Singer, en nous faisant

partager quelques moments clefs de ses récits, illustrant ainsi la compassion de cet admirable auteur yiddish, prix Nobel de littérature. Un régal.

Le chapitre 8, « De l'autre côté de l'Holocauste - Des Allemands donnent leur voix aux sans-voix », nous présente des histoires individuelles, comme dans le chapitre 6, mais cette fois-ci les interviewés sont allemands. Permettez-moi de vous rapporter le récit de Liesel Appel, que Patterson nous livre sous le titre « Le bébé d'Hitler » (p. 210).

Liesel, née en 1941, était l'enfant tant attendu d'un couple d'Allemands désireux de faire honneur au Führer en lui « donnant » un petit Aryen de plus. Son père lui disait qu'elle devait sa vie à Adolf Hitler et qu'elle avait pour devoir de s'assurer que l'Allemagne reste un pays fort. « Mon père était mon héros ». Liesel ne savait rien des activités nazies de ses parents et c'est au cours du printemps 1951 qu'elle tomba de haut, un an après la mort de son père. Elle jouait à la marelle lorsqu'un jeune homme très bien habillé et parlant parfaitement l'allemand lui demanda : « Ma petite, où habites-tu ? ». Liesel sourit et lui montra sa maison du doigt. Lorsque l'étranger acquiesça d'un signe de tête, Liesel remarqua qu'il portait une petite casquette sur l'arrière de la tête. Il lui raconta qu'il avait habité dans la maison voisine et qu'un grand homme lui avait sauvé la vie au cours de Kristallnacht<sup>6</sup>. Devant l'air dubitatif de l'enfant, l'étranger lui expliqua qu'en novembre 1938 Hitler avait donné l'ordre de détruire tout ce qui appartenait aux Juifs. Il n'avait lui-même que 9 ans à l'époque ; on avait tué ses parents, on l'avait jeté par la fenêtre du deuxième étage et un voisin était venu le chercher pour le cacher. Il habitait désormais en Israël et était revenu pour remercier l'homme qui lui avait sauvé la vie. Liesel était fort étonnée d'entendre parler d'Israël, de Kristallnacht ou de gens se faisant tuer à côté de chez elle. Mais tout à coup, elle fut certaine d'une chose : c'était son père qui avait sauvé ce jeune homme ! Elle le prit par la main et le mena jusqu'à chez elle pour que sa mère le rencontre. Lorsque cette dernière l'aperçut, son visage se glaça et elle envoya sa fille dans sa chambre. Par la fenêtre, Liesel vit le jeune homme partir à toutes jambes, puis entendit sa mère monter l'escalier. Elle était rouge de colère : « Ne t'avise plus jamais de faire ren-trer des gens comme ça chez nous ! »

- Des gens comme quoi ? » Liesel eut soudain le pressentiment que ses parents étaient pour quelque chose dans l'horrible histoire du jeune homme.

« Maman, qu'est-ce qu'on a fait pendant la guerre ? On n'a pas sauvé cet homme ? »

Sa mère l'attrapa par le bras et la secoua violemment.

« Ton père était un homme respectable ! Ses croyances étaient justes ! Pourquoi aurait-il sauvé un Juif ? »

Liesel n'avait jamais répondu à ses parents, elle était une petite fille bien élevée. Elle regarda sa mère dans les yeux et lui répondit :

« Vous êtes des assassins ! Ne pose plus jamais la main sur moi ! »

Elle poussa sa mère hors de la chambre et claqua la porte.

« Ce fut la fin de mon enfance, confie Liesel. Je ne l'ai plus jamais touchée, ni appelée maman. »

Patterson nous livre la suite de cette histoire, la vie de Liesel, devenue végétarienne, et je vous laisserai la découvrir par vous-même, en espérant que vous aurez bientôt l'occasion de lire *Eternal Treblinka*.

POUR CONCLURE...

Avant de rédiger le synopsis que vous venez de lire, j'ai traduit l'article que Charles Patterson a lui-même rédigé pour présenter son livre, *Animals, Slavery and the Holocaust*, et que vous pouvez consulter en anglais sur le site d'une association norvégienne pour les animaux<sup>7</sup>. Il sera prochainement disponible en français sous le titre, *Les animaux, l'esclavage et l'Holocauste*, sur le site des Cahiers<sup>\*</sup>.

---

Notes :

<sup>1</sup>. Toutes les citations contenues dans cet article ont été traduites par Anne Renon.

<sup>2</sup>. Isaac Bashevis Singer, tiré de la nouvelle *The Letter Writer*.

<sup>3</sup>. J.M. Coetzee, *The Lives of Animals*, Profile Books, London, 2000 (cf. Cahiers antispécistes n°20)

<sup>4</sup>. Ouvrage romancé sur le travail des ouvriers d'abattoirs, publié en 1987, en anglais, aux éditions Urbana, University of Illinois Press.

<sup>5</sup>. Sue Coe, *Dead Meat*, New York : Four Walls Eight Windows, 1995.

<sup>6</sup>. La Nuit de Cristal : il s'agit de la nuit du 9 au 10 novembre 1938, au cours de laquelle une centaine de personnes furent tuées, une centaine de synagogues brûlées et 7 500 magasins pillés en Allemagne. Ce titre lui a été donné en référence aux vitrines et à la vaisselle brisées cette nuit-là.

<sup>7</sup>. <http://www.dyrevernalliansen.no/art...>

\*. Après une longue hésitation, nous, La Rédaction, avons choisi de ne pas publier cet article, jugeant qu'il ne reflétait pas fidèlement l'ensemble des sujets abordés dans *Eternal Treblinka*, car il se focalisait essentiellement sur le rôle d'Henry Ford dans le mouvement antisémite et sur l'eugénisme. Comme vous avez pu le constater, je l'espère, à la lecture de ce synopsis, l'impression que donne la lecture d'*Eternal Treblinka* est bien différente : Patterson met à notre disposition un certain nombre de faits, d'éléments historiques, de citations, de témoignages, etc. sur des sujets bien plus divers que Henry Ford et l'eugénisme, pour nous laisser ensuite libres d'en tirer des conclusions. Voilà pourquoi nous avons préféré vous parler d'*Eternal Treblinka* de la façon la plus neutre possible en réalisant ce résumé.

### 3. "Les animaux, l'esclavage et l'Holocauste par Charles Patterson, Ph.D.

Voici l'article en question que les Cahiers antipséicistes n'ont pas voulu publier :

*"Les animaux, l'esclavage et l'Holocauste par Charles Patterson, Ph.D.*

D'où vient cette propension à la guerre, au racisme, au terrorisme, à la violence et à la cruauté qui ne cessent de sévir au cœur de la civilisation humaine ? Pourquoi les humains continuent-ils à s'exploiter et à se tuer les uns les autres ? Pourquoi notre espèce est-elle donc si encline à la violence ? Si nous voulons vraiment répondre à ces questions, nous ferions bien de considérer l'exploitation et le massacre des animaux dans nos sociétés ainsi que leurs conséquences sur la civilisation. Se pourrait-il que nous nous opprimions et tuions si facilement les uns les autres parce que le fait de maltraiter et tuer les animaux nous a ôté toute sensibilité à l'égard de la souffrance et de la vie d'autrui ?

La domestication des animaux - par l'exploitation des chèvres, moutons, vaches et autres animaux pour leur chair, leur lait, leur peau et leur force de travail, qui débuta il y a quelque 11.000 ans au Proche-Orient - changea le cours de l'histoire humaine. Autrefois, dans les sociétés primitives de chasseurs-cueilleurs existait une forme d'entente entre humains et animaux, reflétée par les totems et mythes qui décrivaient des animaux ou des créatures mi-bêtes, mi-humaines comme étant les créateurs et ancêtres de l'espèce humaine. Mais l'humanité franchit le Rubicon lorsque les bergers et fermiers proche-orientaux décidèrent de castrer, entraver et marquer les animaux qu'ils avaient faits prisonniers, dans le but d'exercer un contrôle sur leurs déplacements, leur alimentation et leur reproduction. Afin de rester indifférents à la souffrance qu'ils infligeaient aux animaux, les humains firent en sorte d'y devenir insensibles, de la nier ; ils tentèrent de rationaliser leurs actions et finirent par être de plus en plus durs et impitoyables.

En 1917, Sigmund Freud mit ce sujet en lumière en écrivant : “ *Au cours de son cheminement culturel, l'homme a acquis une position dominante sur ses semblables au sein du règne animal. Non content de cette suprématie, il a voulu créer un gouffre entre sa nature et celle des autres animaux. Il leur a nié toute possession de raison et s'est attribué une âme immortelle ; enfin il s'est réclamé de filiation divine, ce qui lui a permis de supprimer tout lien entre lui-même et le règne animal.* ”

La domination, le contrôle et la manipulation qui caractérisent la manière dont les humains traitent les animaux qu'ils ont à leur merci donnèrent le la pour les rapports intra-humains. L'esclavage-domestication des animaux traça la route menant à

l'esclavage humain. Pour reprendre les propos de Karl Jacoby, l'esclavage est “ l'extension de la domestication aux humains ”.

Pour les premières civilisations qui naquirent au cœur des vallées de l'ancienne Égypte, de la Mésopotamie, de l'Inde et de la Chine, l'exploitation des animaux pour leur chair, leur lait, leur peau et leur force de travail était très fortement ancrée dans les mœurs ; aussi, ces civilisations considéraient que les animaux avaient été mis à leur disposition par les voies divines. Les humains pouvaient ainsi les utiliser, les maltraiter et les tuer en toute impunité. Cet état de fait contribua également à pouvoir rejeter certains humains - prisonniers, ennemis, étrangers, personnes différentes ou antipathiques - de l'autre côté de la frontière pour les traiter de “ bêtes ”, “ porcs ”, “ chiens ”, “ singes ”, “ rats ” ou “ vermine ”. Désigner des populations par des noms d'animaux n'a jamais été de bon augure car elles se retrouvent alors susceptibles d'être humiliées, exploitées et massacrées. Comme l'a écrit Leo Kuper dans *Genocide : Its Political Use in the Twentieth Century*, “ le monde animal a toujours été une source abondante de métaphores de la déshumanisation ”.

#### Des abattoirs aux camps de la mort

Le lien entre exploitation animale et Holocauste est moins flagrant qu'entre exploitation animale et esclavage mais il existe néanmoins. Prenons l'exemple d'Henry Ford, dont l'influence sur l'histoire du XXe siècle commença, métaphoriquement, dans un abattoir américain pour arriver à Auschwitz.

Dans son autobiographie, *Ma Vie et mon oeuvre* (1922), Ford raconte que c'est en visitant un abattoir de Chicago qu'il trouva l'inspiration pour mettre en place les chaînes de montage. “ Je pense qu'il s'agissait là de la première chaîne en mouvement jamais installée. L'idée des chaînes de montage m'est venue du chariot qui circule au-dessus des ouvriers d'abattoir de Chicago lorsqu'ils démembrèrent un bœuf. ” Une publication de la Swift and Company de cette époque décrivait le principe de répartition des tâches qui impressionna tant Ford : “ Les animaux abattus, suspendus tête en bas à une chaîne en mouvement, ou convoyeur, passent d'ouvrier en ouvrier, chacun effectuant une étape particulière du traitement des carcasses. ” Il n'y avait qu'un pas à franchir pour passer de l'abattage industriel des animaux au massacre d'humains par répartition des tâches. Dans *The Lives of Animals*, roman de J.M. Coetzee, le personnage principal, Elizabeth Costello dit au public venu l'entendre : “ Chicago nous a montré le chemin : ce sont ses parcs à bestiaux qui ont appris aux Nazis comment traiter les corps. ”

Nombreux sont ceux qui ne savent pas à quel point les abattoirs ont joué un rôle important dans l'industrie américaine. “ Les historiens ont injustement dépouillé les ouvriers d'abattoir du titre de pionniers de la production en série, écrit James Barrett

au sujet des ouvriers de Chicago du début du XXe siècle. Car ce n'est pas Henry Ford mais Gustavus Swift et Philip Armour qui ont développé le principe des chaînes de montage qui symbolisent, aujourd'hui encore, l'organisation rationnelle du travail. ”

Henry Ford, celui-là même qui était impressionné par l'efficacité des ouvriers de Chicago lorsqu'ils tuaient et démembraient les animaux, contribua également au massacre d'humains en Europe. Non seulement il développa la méthode des chaînes de montage que les Allemands utilisèrent pour tuer les Juifs mais il lança aussi une campagne antisémite, une pièce de plus dans les rouages qui conduisirent à l'Holocauste.

En effet, au début des années 1920, Ford fit publier dans le Dearborn Independent, l'hebdomadaire qu'il venait d'acheter, une série d'articles basés sur les Protocoles des Sages de Sion, un tract antisémite qui circulait en Europe. Il publia également une compilation d'articles aussi épaisse qu'un livre et l'intitula The International Jew ; elle fut traduite dans la plupart des langues européennes et largement diffusée par les antisémites, principalement par Theodor Fritsch, un éditeur allemand qui a très rapidement soutenu Hitler. Grâce au prestige de la maison Ford et à une campagne publicitaire bien étudiée, The International Jew connut un franc succès aux États-Unis et ailleurs.

C'est en Allemagne que cet ouvrage, connu là-bas sous le titre Le Juif éternel, trouva le lectorat le plus réceptif. Ford y était déjà extrêmement populaire. Son autobiographie y avait figuré parmi les meilleures ventes. Ainsi, au début des années 1920, Le Juif éternel devint rapidement la bible de l'antisémitisme allemand, dont Fritsch publia six éditions entre 1920 et 1922.

Après que le livre de Ford a attiré l'attention d'Hitler à Munich, ce dernier en utilisa une version abrégée pour sa propagande nazie. En 1923, un correspondant du Chicago Tribune en Allemagne rapporta que le mouvement d'Hitler “ diffusait le livre de Mr. Ford par milliers ”. Baldur von Schirach, dirigeant des Jeunesses hitlériennes, fils d'un aristocrate allemand et d'une Américaine, déclara au procès de Nuremberg qu'il était devenu un antisémite convaincu après avoir lu Le Juif éternel à l'âge de dix-sept ans. “ Vous ne pouvez imaginer à quel point ce livre a pu influencer les jeunes Allemands. Nous envions les gens comme Henry Ford, symbole de réussite et de prospérité ; et si cet homme disait que les Juifs étaient condamnables, eh bien naturellement, nous ne pouvions que le croire. ”

Hitler considérait Ford comme un compagnon d'armes et conservait dans son bureau de Munich un portrait grandeur nature de l'Américain. En 1923, lorsque Hitler apprit que Ford participerait peut-être à la campagne présidentielle des États-Unis, il confia

à un reporter américain : “ J'aimerais pouvoir envoyer quelques-unes de mes troupes de choc à Chicago et dans d'autres grandes villes américaines pour faciliter son élection. Nous considérons Heinrich Ford comme l'homme de tête du mouvement fasciste américain, qui ne cesse de grandir. Nous venons de faire traduire et publier ses articles anti-juifs. Des millions d'exemplaires circulent actuellement dans l'Allemagne entière. ” Dans Mein Kampf, Hitler fait l'éloge de Ford, le seul Américain à se distinguer. En 1931, quand un journaliste de Detroit demanda à Hitler ce que le portrait de Ford, accroché au mur de son bureau, signifiait à ses yeux, Hitler répondit : “ Henry Ford est ma source d'inspiration ”.

Bien qu'en 1927 Ford mît fin à la publication de The Dearborn Independent et acceptât de retirer des ventes The International Jew, un grand nombre d'exemplaires de ce dernier continuèrent à circuler en Europe et en Amérique latine. Dans l'Allemagne nazie, l'influence de The International Jew se faisait toujours parfaitement sentir ; des antisémites allemands en firent la promotion et le distribuèrent tout au long des années 1930, avec les noms de Henry Ford et Hitler souvent côte à côte sur la couverture. A la fin de 1933, Fritsch en avait publié vingt-neuf éditions, dont la préface vantait toujours le grand service que Ford avait rendu à l'Amérique et au monde entier pour son attaque contre les Juifs.

En 1938, à l'occasion de son soixante-quatrième anniversaire, Henry Ford, qui admirait l'efficacité avec laquelle on abattait les animaux en Amérique, accepta la Grande Croix du mérite de l'Aigle Allemand, la plus grande marque d'honneur que l'Allemagne nazie pouvait attribuer à un étranger (Mussolini fut l'un des trois autres étrangers à recevoir cet honneur).

Le 7 janvier 1942, précisément un mois après l'attaque japonaise sur Pearl Harbour, qui fit entrer les États-Unis dans la guerre, Ford écrivit une lettre à Sigmund Livingston, le président national de la Ligue anti-diffamation, dans laquelle il affirmait réprouver la haine “ à l'encontre des Juifs ou de tout autre groupe religieux ”. A ce moment-là, à l'est, les Einsatzgruppen (groupes d'action allemands chargés de massacres de civils) avaient déjà assassiné plusieurs centaines de milliers de femmes, hommes et enfants juifs, et le premier camp d'extermination allemand de Kulmhof, à Chelmo, était déjà opérationnel.

### **De l'élevage au génocide**

Les Etats-Unis apportèrent une autre pierre à l'édifice nazi : l'eugénisme, lui aussi en rapport étroit avec l'exploitation animale. L'élevage d'animaux domestiques (favorisant la reproduction des spécimens intéressants et la castration et le meurtre des autres) devint le modèle de l'eugénisme américaine puis allemande dans un effort pour améliorer le peuple. L'Amérique ouvrit la voie en matière de stérilisation

forcée, l'Allemagne lui emboîta vite le pas et poursuivit avec l'euthanasie et le génocide.

Le désir d'améliorer les qualités héréditaires de la population humaine commença dans les années 1860, lorsque Francis Galton, un scientifique anglais et cousin de Charles Darwin, se détourna de la météorologie pour s'intéresser à l'hérédité (c'est lui qui inventa le terme " eugénique " en anglais en 1881). A la fin du XIXe siècle, les théories génétiques qui prédominaient dans les milieux scientifiques se basaient sur l'hypothèse que l'hérédité était principalement génétique et donc peu sensible à l'environnement social.

C'est en 1903 que le mouvement eugénique vit le jour aux États-Unis avec la création de l'Association des Éleveurs Américains (ABA). En 1905, au cours du deuxième rassemblement de l'ABA, une série de rapports louant les succès obtenus en matière de reproduction sélective de plantes et d'animaux incita plusieurs représentants à suggérer ouvertement d'appliquer ces techniques aux humains. En 1906, la création d'un comité sur l'hérédité humaine, ou eugénique, au cours du troisième rassemblement de l'ABA lança le mouvement eugénique aux États-Unis.

Ce comité avait pour dirigeant Charles Davenport, chercheur spécialisé dans la volaille, qui fut également directeur de l'Eugenics Record Office (ERO), à Cold Spring Harbor, sur Long Island, à New York. Davenport, qui définissait l'eugénique comme " la science de l'amélioration de la race humaine grâce à une meilleure reproduction ", attendait avec impatience le jour où une femme n'accepterait plus un homme " avant d'avoir pris connaissance de son identité biologique et généalogique tout comme un éleveur n'accepterait de prendre un géniteur sans pedigree ". Il croyait fermement que " la plus grande révolution de toute l'Histoire pourrait avoir lieu si les accouplements entre humains pouvaient être élevés au même rang que la reproduction des chevaux ”.

Aux États-Unis, les stérilisations débutèrent en 1887, avec la publication par le directeur du sanatorium de Cincinnati de la première recommandation officielle de stérilisation des criminels, dans le but de les punir et de prévenir d'autres délits. Pour stériliser les criminels hommes, les autorités utilisèrent les mêmes méthodes que les éleveurs lorsqu'il s'agissait de castrer un mâle qui n'avait pas été sélectionné pour la reproduction. La castration resta à l'ordre du jour pour les malfaiteurs jusqu'à ce que la vasectomie fut adoptée en 1899 pour des raisons pratiques.

C'est l'Indiana qui fut le premier État à passer une loi sur la stérilisation, en 1907. Et en 1930, plus de la moitié des États américains avait passé des lois autorisant la stérilisation des criminels et des personnes malades mentales ; la Californie était en tête avec plus de soixante pour cent des stérilisations forcées de toute l'Amérique.

Dans les années 1930, cette pratique avait l'appui d'un large public aux États-Unis, dont des présidents d'université, des ecclésiastiques, des psychiatres et des directeurs d'écoles. Ce pays devint rapidement un modèle pour les autres pays qui désiraient stériliser leurs " déficients ". Le Danemark fut le premier pays européen à passer une telle loi en 1929, rapidement suivi par d'autres nations européennes.

En Allemagne, où les nazis passèrent une loi sur la stérilisation six mois après leur arrivée au pouvoir, l'eugénique s'enracina profondément dans les milieux médical et scientifique d'après la Grande Guerre. En 1920, deux universitaires respectés - Karl Binding, un homme de loi aux ouvrages largement publiés, et Alfred Hoche, un professeur en psychiatrie spécialisé en neuropathologie - publièrent *Die Freigabe der Vernichtung lebensunwerten Lebens* (Autorisation de supprimer la vie de ceux qui ne sont pas dignes de vivre). Ils y démontraient que la loi allemande devrait permettre l'euthanasie des patients internés qui étaient " lebensunwert ", indignes de vivre, et dont la vie " sans but " pesait sur leur famille et la société. A partir des années 1920, la fondation Rockefeller ainsi que d'autres fondations américaines financèrent en partie la recherche eugénique en Allemagne. Lorsque les nazis arrivèrent au pouvoir, plus de vingt instituts d' " hygiène raciale " avaient déjà vu le jour dans les universités allemandes.

La loi passée par le gouvernement nazi le 14 juillet 1933, destinée à empêcher les personnes atteintes de maladies héréditaires d'avoir une descendance, exigeait la stérilisation des patients atteints de troubles physiques et mentaux accueillis dans les hôpitaux publics et les maisons de santé. A cette date, les États-Unis avaient déjà stérilisé plus de quinze mille personnes, dont la plupart était en prison ou dans des asiles pour malades mentaux. Les lois pro-stérilisation américaines firent si bonne impression sur Hitler et ses adeptes que c'est sur elles que l'Allemagne nazie prit exemple. Hitler suivait avec intérêt les progrès de l'eugénique aux États-Unis. " J'ai longuement étudié les lois de plusieurs États américains en matière de prévention de la reproduction des personnes dont la progéniture aurait toutes les chances d'être sans valeur, voire préjudiciable au patrimoine racial. " C'est ainsi que les efforts de stérilisation de l'Allemagne nazie dépassèrent bientôt ceux des États-Unis. On estime le nombre de stérilisations effectuées par les nazis à 3 ou 400 000.

Les Allemands étaient également fort impressionnés par les lois d'immigration américaines, qui interdisaient leur territoire aux personnes atteintes de maladies héréditaires et limitaient l'entrée de celles qui venaient de pays du sud. En 1934, l'anthropologue Hans Gunther, spécialisé dans l'étude des races, assura à son auditoire de l'université de Munich, que l'Allemagne nazie devrait s'inspirer des lois anti-immigration américaines. Les scientifiques qui étudiaient les races admiraient également les lois ségrégationnistes et celles contre le métissage. En réalité, les théoriciens nazis se plaignaient de ce que l'Allemagne fût à la traîne en matière de

politique raciale et faisaient remarquer que dans certains États du sud des USA, un individu possédant ne serait-ce que 1/32 d'ancêtre noir était considéré comme noir par la loi, alors qu'en Allemagne un individu possédant 1/8 ou 1/4 d'ancêtre juif était considéré comme aryen.

Les Américains étaient les plus grands sympathisants de la politique raciale nazie. En 1934, Eugenic News proclamait que “ l'Allemagne [était] le pays qui appliquait le plus la science eugénique ” et célébrait la loi de stérilisation nazie qu'elle qualifiait d'avancée historique. Des dizaines d'anthropologues, psychologues, psychiatres et généticiens américains effectuaient des séminaires en Allemagne, où ils rencontraient des dirigeants nazis ainsi que des scientifiques et visitaient des instituts universitaires d'hygiène raciale, les départements de santé publique et les tribunaux de santé héréditaire. Les Américains écrivaient des rapports qui exaltaient le programme de stérilisation allemand.

Tout comme l'Américain Charles Davenport, Heinrich Himmler, à la tête des SS et principal architecte de la Solution Finale, entama son apprentissage de l'eugénique par le biais de l'élevage. Ses études agricoles et son expérience dans la reproduction des poulets l'avaient persuadé que, puisque toutes les caractéristiques comportementales étaient héréditaires, le meilleur moyen de modeler l'avenir d'une population - qu'elle soit humaine ou non - était de mettre en place des projets de reproduction qui favorisaient les individus qu'il était désirable de perpétuer et éliminaient les indésirables. Himmler se retrouva bientôt en position d'appliquer les principes eugéniques aux humains comme aucun Américain n'avait jamais pu le faire.

Rudolf Hess, le commandant d'Auschwitz, possédant lui aussi des antécédents dans l'agriculture et fervent admirateur de l'eugénique, écrivit après la guerre dans son autobiographie qu'Auschwitz était destiné, à l'origine, à devenir une importante base de recherche en agriculture. “ Toutes sortes d'élevage devaient y être étudiées. ” Quoiqu'il en soit, durant l'été 1941, Himmler le fit venir à Berlin pour l'informer de l'ordre décisif d'exterminer les Juifs d'Europe ; cet ordre transforma Auschwitz en “ l'abattoir humain le plus grand de l'Histoire ”. L'été 1942, Auschwitz était devenu un centre d'eugénique à part entière pour l'amélioration des populations animale et humaine, pourvu de centres d'élevage et du camp d'extermination de Birkenau pour la réduction des populations juive, bohémienne et autres populations “ sous-humaines ”.

En 1939, la campagne eugénique allemande entra dans une nouvelle phase, fatale, lorsque Hitler donna l'ordre secret de tuer absolument tous les Allemands attardés mentaux, infirmes ou présentant des troubles affectifs et qui menaçaient par-là même le mythe de la suprématie aryenne.

Une fois les enfants “ déficients ” identifiés et internés, les docteurs et les infirmières les laissaient mourir de faim, ou leur donnaient des doses mortelles de luminal (un sédatif), de véronal (sommifère), de morphine ou de scopolamine. Ce programme “ d'euthanasie ”, dit Opération T4, transportait les adultes vers des centres spéciaux équipés de chambres à gaz. T4 tua entre 70 et 90.000 Allemands avant d'être interrompue officiellement en août 1941. En 1942, peu de temps après que des psychiatres allemands eurent envoyé leurs derniers patients dans les chambres à gaz, le journal de l'Association américaine de Psychiatrie publia un article qui appelait à tuer les enfants attardés mentaux (“ les erreurs de la nature ”).

Le personnel qui travaillait au centre d'eugénique américain et allemand sur l'élevage et la réduction des populations d'animaux procura la main d'œuvre idéale pour l'opération T4, notamment celle qui fut envoyée en Pologne pour travailler dans les camps de la mort. Victor Brack, le directeur en chef de l'Opération T4, avait obtenu un diplôme en agriculture à l'Université Technique de Munich. Hans Hefelmann, coordinateur des meurtres d'enfants handicapés, possédait un doctorat en sciences de l'agriculture. Bruno Bruckner passa plus de deux ans en Autriche au centre d'euthanasie de Hartheim, après avoir travaillé comme gardien dans un abattoir de Linz. Willi Mentz, un garde des plus sadiques de Treblinka, avait été responsable de vaches et de cochons dans deux centres T4, Grafeneck et Hadamar. Le dernier commandant de Treblinka, Kurt Franz, avait été apprenti boucher avant de rejoindre les SS. Karl Frenzel, qui travaillait comme chauffeur à Hadamar avant d'être muté pour le camp de la mort de Sobibor, avait également été boucher. Pour le personnel allemand envoyé en Pologne afin d'exterminer les Juifs, l'expérience acquise en exploitant et en tuant les animaux se révéla être un excellent entraînement.

L'exploitation et le meurtre d'animaux constituent un précédent au massacre d'humains et augmentent ses probabilités d'avoir lieu, car l'exploitation et le meurtre d'animaux nous conditionnent, nous entraînent à refouler notre empathie, notre compassion et notre respect envers ceux qui sont différents. Isaac Bashevis Singer a écrit : “ Il n'y a qu'un tout petit pas entre le fait de tuer les animaux et celui de créer des chambres à gaz à la Hitler. ” En effet. A la même époque, le philosophe juif allemand Theodor Adorno a eu une parole similaire : “ Auschwitz commence dès que l'on regarde un abattoir et que l'on se dit : ce ne sont que des animaux. ” En effet. »

*Traduit de l'américain par Anne Renon*